

Père, n.m. Celui qui a un ou plusieurs enfants

Manon Vallée

Number 77, Summer 1998

Le père

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13715ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vallée, M. (1998). Père, n.m. Celui qui a un ou plusieurs enfants. *Moebius*, (77), 135–140.

MANON VALLÉE

*Père, n.m.
Celui qui a un ou plusieurs enfants.*

Je le regarde en ce soir de Noël, assis au bout de la table à sa place habituelle. Il mange de bon appétit, enfourne la nourriture à grands coups de fourchette comme si sa survie en dépendait. Il dit qu'il n'aime pas manger froid, que c'est pour cette raison qu'il se presse. Moi, je pense qu'il a peur qu'on lui enlève son assiette avant que sa faim ne soit apaisée. Mon père a faim. Il a tout le temps faim. Je le regarde, et sous cet homme grand et fort je vois l'enfant de la rue Gilford, le petit gars du Plateau Mont-Royal qui avait toujours faim. Digne fils du Plateau, il dépassait rarement la rue Papineau; au delà de cette limite, ce n'était plus le Plateau, ce n'était même plus Montréal. Ses souvenirs regorgent de parties de kick-la-canne dans les ruelles du quartier, de parties de hockey bottines entre voisins, seule lutte fratricide permise entre les clans des ruelles à cette époque. Ses histoires s'émaillent de noms de salles de cinéma qui n'existent plus et de leurs trois films pour trente sous, de surnoms de camarades disparus ou décédés, des noms qui me font sourire tel celui de «Baquet Dion» qui demeurait dans le bas de la ville et avec qui mon père allait aux vues, seule concession faite à l'exil de son cher Plateau. Il lui arrivait aussi, parfois avec son frère, de quitter le Plateau pour aller se baigner dans le fleuve Saint-Laurent, à Saint-Lambert. Ils partaient tôt le matin, tous deux sur leur vieux vélo à une seule vitesse, celle du cycliste. Ils traversaient le pont Jacques-Cartier et passaient la journée en baignades et chamailleries. La route en sens inverse leur paraissait interminable en fin de journée. Mon père se souvient d'avoir eu faim. Il pédalait et avait faim. Le petit

gars est devenu ce grand bonhomme de six pieds, bâti solide, que mes amies de filles trouvaient tellement beau. Quand nous étions enfants, il s'amusait à nous présenter ses poings serrés et nous devions tenter de lui écarter tous les doigts, un à un. Je le regarde faire la même chose à mon neveu, en ce soir de Noël, et je souris parce que je me revois, fillette, pendue à son pouce, forçant de tout mon être et ne réussissant qu'à lui arracher un rire tonitruant devant mes efforts toujours vains. Je lui en voulais de rire de ma défaite, de ma faiblesse. Je l'admirais d'être aussi fort et de me résister. J'étais fière de la force de mon père. Mon père a l'amour pudique, la caresse virile. Il nous frappe l'épaule de ce même poing fermé pour marquer sa complicité avec nous. Parfois, il frappe fort. Il oublie que je ne suis pas un garçon. C'est en partie ma faute puisque longtemps j'ai tenté d'être son fils. J'étais le deuxième enfant; je ne pouvais pas rivaliser avec le premier bébé, celui qu'on aimera toujours davantage parce que c'est la première fois. Comme ma sœur était une sœur, j'ai choisi bien inconsciemment d'être un garçon. Il m'a fallu des années pour me réapproprier ma véritable personne. Je sais maintenant que je serai toujours sa deuxième fille. Mais moi, je n'aurai toujours qu'un seul père. Je cultive mes ressemblances avec lui. Comme lui, j'aime marcher dans Montréal. Parfois, je le reconnais, enfant, dans ces petits garçons aux vêtements dépareillés qui se crient par la tête d'une ruelle à l'autre, dans ces enfants qui roulent à bicyclette dans tous les sens comme si la ville n'appartenait qu'à eux. Quand mes parents viennent me visiter à Montréal, nous laissons ma mère qui n'aime pas la ville se distraire au téléphone avec ses sœurs et nous partons, mon père et moi, marcher Montréal. Nous traversons la ville d'est en ouest. C'est un tour guidé de ses souvenirs qu'il me fait alors: ici, il y avait un théâtre. Tiens, on voit la tour de l'horloge maintenant, ils ont dû démolir quelque chose. J'avais un chum qui restait par ici, la maison n'y est plus... Parfois, j'ai l'impression qu'il oublie que je suis là, que ce n'est pas véritablement à moi qu'il s'adresse mais à sa propre mémoire. J'écoute religieusement mon père s'ennuyer à voix haute de sa ville natale.

Il ne lira pas ces quelques lignes. Mon père et moi ne partageons nullement les mêmes goûts littéraires. Ne l'intéressent que les biographies et les histoires vraies. Moi, la réalité ne m'intéresse pas. Je lis pour aller ailleurs. Mon père raffole de ces livres américains à la couverture criarde qui racontent des procès véritables: crimes passionnels, meurtres calculés, crémations illégales et autres histoires sordides du même acabit l'enchantent. J'ai lu un de ces livres une fois, pour lui faire plaisir, pour en parler avec lui, pour comprendre ce qui le fascine tant. J'avoue, en lisant ce livre, n'avoir développé aucun intérêt pour ces choses macabres et réalistes. Je crois que je ne veux pas savoir jusqu'à quel point l'humain peut être petit. Mon père, lui, est intrigué par la face cachée de ces gens très ordinaires; c'est ce qui l'amuse. Que des gens d'une grande banalité, ordinaires, commettent des gestes machiavéliques quand ils sont mus par des besoins impérieux d'amour ou de profit, ça le fait rire. Littéralement. Il me raconte certaines de ces histoires et il rit à gorge déployée. J'ai cru lui faire plaisir un jour, connaissant son penchant pour les histoires vraies, en lui offrant pour son anniversaire un des romans de Michel Tremblay, de ses chroniques du Plateau Mont-Royal, car en lisant Tremblay, je retrouve l'enfant dont parle mon père quand il raconte sa jeunesse. Il a lu les quelques premières pages. Pour me faire plaisir. Il a fini par m'avouer, en ayant peur de me blesser, qu'il avait mis le livre de côté. Il l'ennuyait. Il ne voyait pas en quoi les personnages et les lieux pouvaient intéresser qui que ce soit. Après tout, ce n'étaient pas des gens extraordinaires ou des gens ordinaires commettant des meurtres perfides. Ce n'était que le Plateau Mont-Royal et ses habitants. Il m'avait dit: je n'ai pas besoin de lire ça, je l'ai vécu. Voilà pourquoi je ne lui ferai pas lire ce texte. Il ne parle que de lui. Ça ne peut pas l'intéresser. D'ailleurs, je me fais la même réflexion: qui mon père intéresse-t-il, à part moi? J'ai été tentée de refuser d'écrire un texte pour cette édition de *Mæbius*. Puis, j'ai commencé à travailler et j'ai essayé d'inventer toutes sortes d'histoires: une adolescente qui tuait son père par amour, à cause d'une relation incestueuse; une femme qui auditionne les hommes à la recherche du père idéal

pour ses enfants; un orphelin obsessionnel qui s'invente un père et y croit. J'ai même fait une liste de thèmes à traiter:

- le père absent,
- le père que je n'ai pas eu,
- le père adolescent,
- le père au foyer,
- le père alcoolique,
- le père artiste,

etc., mais j'ai beau me creuser la cervelle, faire des ronds avec mon stylo sur le papier ou des simagrées sur l'écran de l'ordinateur, rien ne se place, rien ne prend forme, rien ne se développe. Il n'y a que mon père à la surface de toute chose. À dix-sept ans, mon père s'est enrôlé dans l'armée. Était-ce pour voyager? Pour échapper à l'appartement surpeuplé de la rue Fabre? Ou tout simplement pour aller à la rencontre de son destin – ce qui fait que je suis ici aujourd'hui pour parler de lui...? En tout premier lieu, il a posé ce geste pour qu'enfin son propre père soit fier de lui quand il s'est présenté devant lui vêtu de son uniforme des Forces armées canadiennes. Mon grand-père n'a manifesté aucune émotion particulière envers son grand fils aîné qui lui demandait si peu pour entamer avec courage et fierté sa vie d'homme. Mon père est parti pour le camp militaire sans cette tape dans le dos dont il avait tant rêvé. Cette même tape qu'il n'a pas su donner à ses enfants en retour, faute de l'avoir jamais reçue. J'ai parfois l'impression, dans tout ce que je fais, de me présenter moi aussi encore et toujours devant mon père, en habit de soldat. Oh, la longue et douloureuse filiation que celle d'une fille et de son père. Le long chemin à parcourir avant de trouver un minime espace de liberté à l'intérieur de soi pour contourner ce père que l'on recherche très inconsciemment dans tous les hommes de sa vie et que plus tard, très consciemment, on cherche à débusquer chez tous les hommes de sa vie. Oh, ce difficile premier grand amour. Celui auquel on n'a pas droit, celui devant lequel la mère se dresse légitimement et laisse la petite fille impuissante et incertaine face à ses propres moyens parce qu'on ne lui explique pas l'interdit. Oh, les amours laborieuses qui s'ensuivent parce

qu'on n'a toujours pas compris qui on est. Plus tard, bien plus tard, le père parlera de ce jour de l'uniforme, rue Gilford, et sa fille commencera à comprendre qui elle est parce qu'elle aura commencé à comprendre qui est son père. Mon père a travaillé physiquement très fort toute sa vie. Toute sa vie, il s'est levé à six heures pour aller partir les machines, comme il disait, au commerce de nettoyage qu'il avait racheté du père de ma mère. Après la guerre, après son mariage avec ma mère, il était resté dans la petite ville où il l'avait rencontrée. L'avenir était bouché, il n'avait pas l'argent pour poursuivre ses études. Il est donc entré au commerce de nettoyage et comme c'était un jeune homme solide et travaillant, mon grand-père lui a rapidement laissé marge de manœuvre et succession. J'aimais aller regarder mon père travailler: dans l'atmosphère surchauffée et les vapeurs blanches des machines, il m'apparaissait comme un géant. Il ne s'arrêtait jamais de travailler pour me saluer, mais il m'adressait toujours un bref et tonitruant «hello!». J'essayais de ne pas être dans ses jambes. Il allait d'une machine à l'autre, les bras surchargés des lourds vêtements mouillés. Le bruit était assourdissant; il fallait hurler pour se parler. La chaleur était insoutenable; les fenêtres étaient toujours ouvertes, même au cœur de février. Je regardais mon père *spotter*. Il m'avait expliqué que les nettoyeurs ne se donnaient plus la peine de *spotter* et c'est ce qui faisait toute la différence entre le bon nettoyeur et le médiocre. *Spotter* signifie frapper une tache sur un vêtement à toute vitesse, armé d'une petite brosse dure, sans jamais frotter pour ne pas user les fibres. Il faut frapper de bas en haut le plus rapidement possible. C'est un geste bruyant, répétitif, fatigant. Mon père était le meilleur *spotteur* du monde. Il travaillait dans cet enfer de bruit et de chaleur, six jours par semaine, jusqu'à tard le soir, pour que je puisse manger, étudier. J'étais toute petite mais ça, déjà, je l'avais compris. J'ai suivi les traces de mon père. Bien sûr, je ne *spotte* pas, mais je travaille fort. Je m'acharne à tout ce que je fais. J'essaie de ne pas être médiocre. Je ne sais pas me reposer. Je n'ai pas appris. Je le regarde, en ce soir de Noël, vêtu de son habit élégant qui lui fait la taille fine. Il a passé soixante-dix ans et ne les paraît pas. C'est

sa fierté. Pendant des années, d'ailleurs, j'ai ignoré son âge véritable. À chacun de ses anniversaires, il reculait d'un an, ce qui fait qu'une certaine année, nous avons eu le même âge. Mais il vieillit quand même. Je m'en aperçois davantage parce que je le vois beaucoup moins depuis que mes parents passent l'hiver en Floride. Lui dont on disait que jamais il ne cesserait de travailler, qu'il mourrait au *cleaning* près de ses machines, il se contente maintenant de golf et de longueurs dans la mer. Il a plus de soixante-dix ans, et je le trouve encore beau. Il se tient droit comme un I malgré ses douleurs au dos qui l'ont tourmenté toute sa vie. Ces maux de dos dont je suis aussi affligée mais que je supporte moins stoïquement que mon père. Je le regarde blaguer et sais que derrière son grand rire, se dissimulent les larmes d'une nostalgie que lui ramène chaque Noël, les larmes pour tous les absents de sa vie, ces chers disparus. Je sais mon père tourmenté par la mort bien qu'il n'en parle jamais. Je le regarde verser le champagne dans les coupes. Je voudrais lui dire que je l'aime mais, comme lui, j'ai l'amour pudique. Je regarde mon père en ce soir de Noël. Je lève ma coupe de champagne à sa santé. En silence. Je sais de toute éternité qu'au moment de sa mort je serai près de lui pour lui fermer les yeux.